

SENSATION ET TEMPORALITÉ CHEZ MARCEL PROUST*

Il veut être écrivain. Mais dès qu'il prend la plume, c'est un vertige qui le prend, devant «ce trou noir qui se creusait dans mon esprit quand je cherchais le sujet de mes écrits futurs»¹.

Le trou noir de l'esprit produit la page blanche: «Ce qui finissait toujours par sortir de mes efforts, c'était une page blanche, vierge de toute écriture»².

Ce jeune écrivain sans écriture n'est certes pas à court de mots. Ce qui le paralyse, c'est l'ampleur de son projet littéraire, si vaste qu'il ne peut se déterminer et se fixer un sujet à traiter:

Puisque je voulais un jour être écrivain, il était temps de savoir ce que je comptais écrire. Mais dès que je me le demandais, tâchant de trouver un sujet où je pusse faire tenir une signification philosophique infinie, mon esprit s'arrêtait de fonctionner³.

Si le narrateur éprouve le vertige de la page blanche, c'est à cause du contraste entre l'ampleur de son projet, qui exige «une signification philosophique infinie», et la modicité des expériences qui, dans la réalité, lui font éprouver des émotions prometteuses. Ces expériences sont banales, et ces émotions sont à vrai dire des sensations.

Un passage d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* nous conte la déconvenue du jeune garçon qui, jouant aux Champs-Élysées, respire «dans un petit pavillon treillissé de vert, assez semblable aux bureaux d'octroi désaffecté du vieux Paris, [...] une fraîche odeur de renfermé». Cette odeur le pénètre «d'un plaisir consistant auquel je pouvais m'étayer, délicieux, paisible, riche d'une vérité durable, inexpliquée et certaine»⁴. Or, cette sensation de «frais,

* *Mélanges J. Dauphiné*, Paris, Champion, 2009. Nous exprimons notre gratitude aux éditeurs de ce texte, qui en ont aimablement autorisé la reproduction.

1. *Du côté de chez Swann*, I, 171, édition sous la direction de J.- Y. TADIÉ, Paris, Gallimard, «La Pléiade», 1987-1989, 4 vols. Les références à la *Recherche* seront données dans cette édition.

2. *Le côté de Guermantes*, II, 447.

3. *Swann*, I, 170.

4. I, 483.



sentant presque la suie, du pavillon treillagé [...] était celle de la petite pièce de mon oncle Adolphe, à Combray, laquelle exhalait en effet le même parfum d'humidité»⁵.

Et le narrateur, s'interrogeant sur la source de la félicité produite en lui par la rencontre, dans sa mémoire, du «petit pavillon» et de «la petite pièce», s'aperçoit avec stupeur qu'elle a pour origine la superposition de deux pauvres sensations, et doit convenir de ce fait inconcevable:

Une véritable exaltation m'avait été communiquée, *non par quelque idée importante, mais par une odeur de moisi*⁶.

Si l'expérience sensible semble au futur écrivain un étai trop fragile pour soutenir le poids de l'œuvre qu'il projette, c'est parce que la tradition qui lui fut transmise au cours de ses études de philosophie ne considère pas la sensation comme étant porteuse de vérité, bien au contraire. Pour Platon, en effet, le monde sensible est héraclitéen, c'est-à-dire instable, universellement mouvant, et donc sans consistance ontologique; il est le lieu de l'apparence changeante, qui se donne à elle-même un perpétuel démenti. Au contraire, l'être vrai, identique à soi et seul objet de science, se trouve dans le lieu supra-sensible de l'intelligible. Quant à Descartes, sa *Méditation Première* ne nous présente-t-elle pas toutes les sensations, non seulement externes mais encore internes au corps propre, comme essentiellement douteuses et illusoire? Et la *Méditation Seconde* dénoncera les qualités sensibles du morceau de cire comme les apparences dont l'épreuve du feu révèle, en les rendant volatiles, le caractère non substantiel.

Il faudra donc que Proust s'affranchisse de ce lieu commun de la tradition philosophique, qui va de pair avec la dévalorisation du corps, pour oser prendre au sérieux la sensation et le message de joie qu'elle nous adresse.

Ce que cette joie révèle, c'est que la sensation, dans sa modicité, est la vraie gardienne du temps. De *Jean Santeuil* à la fin du *Temps retrouvé*, Proust a toujours visé à mettre au jour l'expérience temporelle immanente à l'expérience sensible, et il nous semble que sa pensée philosophique peut se laisser résumer par la célèbre formule de Spinoza: «Sentimus experimurque nos aeternos esse»⁷, qui nous donnera le fil conducteur de cette étude et ses deux moments:

1. Sensation et souvenir.
2. L'extra-temporel et l'éternel.

5. I, 485.

6. *Ibid.*; je souligne.

7. *Éthique*, Livre V, Prop. XXIII, Scolie: «Nous sentons et faisons l'expérience que nous sommes éternels».

1. Sensation et souvenir

Le réveil

Si les deux formes de la sensibilité, espace et temps, sont pour Kant les conditions de possibilité de toute expérience, on peut dire que chez Proust il existe une expérience plus fondamentale, antérieure encore à l'expérience kantienne et à ses conditions, que le narrateur appelle «sentiment de l'existence». Relisons un passage célèbre de l'ouverture de *Swann* où cette expression apparaît:

Quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais; j'avais simplement, dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes⁸.

Impossibilité de repérage dans l'espace, et partant pas d'espace; l'expression «au milieu de la nuit» n'est pas celle du dormeur, mais du narrateur décrivant la scène; «au premier instant» désigne non pas le premier moment du temps mais l'en-deçà du temps d'un être borné à l'instantanéité pure, tout comme l'animal tel qu'il est défini par Leibniz: *mens momentanea*, «esprit instantané».

L'anonymat est alors la conséquence de cette impossibilité de s'ancrer dans le temps et dans l'espace. Si l'existence demeure sentie dans le fait même d'exister, son *quod*, elle ne se rapporte à personne puisque l'être ne sait pas ce qu'il est, ignore son *quid*. Le sujet s'arrache à l'anonyme et surgit seulement lorsqu'intervient le souvenir qui, en lui rendant les cadres de l'espace et du temps, le rend à lui-même: «Mais alors, le souvenir [...] venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant»⁹.

Ainsi donc, se connaître, c'est se reconnaître; si le sentir implique un sujet sentant, on peut dire que sentir, c'est ressentir. Être un je, c'est avoir une identité; or, l'identité exige que l'on éprouve être le même à deux moments différents du temps; l'identité personnelle implique donc la mémoire.

C'est pourquoi il n'y a pas chez Proust, comme chez Descartes, de *cogito* instantané, c'est-à-dire de présence à soi dans le présent. La certitude d'être soi ne peut se manifester dans l'actuel réduit à lui-même; se saisir, c'est se ressaisir dans le souvenir. C'est donc la mémoire qui constitue le moi; le sujet n'existe que par la répétition de deux instants différents du temps au cours desquels il éprouve son identité. Il est par le souvenir d'avoir été. C'est pourquoi, nous l'avons vu, lorsque la mémoire n'intervient pas encore, l'être

8. I, 5.

9. *Ibid.*

qui sort du sommeil n'éprouve pas le sentiment d'être soi. Il est une existence sans nom, un pur pâtre qui ne se reconnaît point. À la naissance du sujet, déjà nous constatons le rôle essentiel de la réitération. La saisie du passé par la mémoire fait sortir l'homme de l'animalité.

L'impression

Nous devons donc tenter de découvrir «ces dessous profonds du présent»¹⁰ par la mémoire. Mais quelle mémoire? L'une des grandes thèses proustiennes est qu'il faut aller au passé par la sensation, et non par l'intelligence. C'est ce qu'exprime à merveille un texte un peu négligé de Proust, une *Lettre à Zadig* (Zadig est le chien de Reynaldo Hahn) sur lequel il convient de ne pas se méprendre:

Sache, mon bon petit Zadig, ceci: [...] que je suis dans ton genre. [...] Cette intelligence ne nous sert¹¹ qu'à remplacer ces impressions, qui te font aimer et souffrir, par des fac-similés affaiblis qui font moins de chagrin et donnent moins de tendresse. Dans les rares moments où je retrouve toute ma tendresse, toute ma souffrance, c'est que je n'ai plus senti d'après ces fausses idées, mais d'après quelque chose qui est semblable en toi et en moi mon petit chouen. Et cela me semble tellement supérieur au reste qu'il n'y a que quand je suis redevenu chien, un pauvre Zadig comme toi, que je me mets à écrire et il n'y a que les livres écrits ainsi que j'aime¹².

Cette lettre, à la fois sérieuse et amusée, ne signifie pas que l'état recherché par Proust soit purement animal, une existence anonyme préalable au sentiment du moi. Zadig est ici considéré comme étant quelqu'un, mais un quelqu'un débarrassé, pour éprouver, de toute construction intellectuelle, abstraite, qui s'interpose entre nous et ce qui peut, dès lors, être véritablement senti.

Zadig incarne une sensibilité décapée de toute représentation appauvrissante due à l'exercice de l'intelligence; cette sensibilité est à l'opposé de celle des gens du monde, capables de professer sur une œuvre d'art n'importe quel jugement, parce que celui-ci ne repose sur «aucune impression vraiment sentie»¹³. Une impression est chez Proust une sensation véritablement sentie, dans une vivacité antérieure à tout raisonnement, et qui constitue une sorte de matière artistique.

Proust, dans une lettre de juillet 1913, évoque à ce propos «une bien vraie

10. *J F F*, I, 551.

11. «Nous» signifie ici «Nous hommes» par opposition à l'animal.

12. *Correspondance*, Lettre 185, novembre 1911; éd. Philipp KOLB, t. X, p. 373; je souligne. Les références à la correspondance seront données dans l'édition Kolb, en XXI volumes.

13. *Le Côté de Guermantes*, II, 571.

impression qu'Alphonse Daudet [...] avait ressentie, un matin déjà brûlant d'été où, passant en voiture, peut-être Place de la Concorde, il avait rencontré une énorme voiture de légumes. Et dans le sillage de la fraîcheur que dégageait la voiture de légumes se tenait invinciblement un adorable petit papillon bleu, altéré d'humidité, extasié et qui, à chaque changement de direction de la voiture, modifiait son vol pour rester dans la zone des délices de l'imbibition»¹⁴.

L'«impression» proustienne dérive bien évidemment de la peinture impressionniste, dont Elstir est dans la *Recherche* le représentant. Or, quel est le secret de la peinture si novatrice d'Elstir? Son effort, déclare le narrateur, consiste à «ne pas exposer les choses telles qu'il savait qu'elles étaient, mais selon ces illusions d'optique dont notre vision première est faite»¹⁵.

Le «savoir» des choses s'oppose à la «vision première»: l'intellect, en projetant sur le paysage une découpe et des frontières qui sont commandées par des notions et par des mots¹⁶, déforme ce qui est véritablement donné à l'œil, à savoir des plages de lumière et d'ombre, de couleurs aussi, qui ne se superposent pas du tout au découpage notionnel, et qui même le nie:

Il m'était arrivé grâce à un effet de soleil, de prendre une partie plus sombre de la mer pour une côte éloignée, ou de regarder avec joie une zone bleue et fluide sans savoir si elle appartenait à la mer ou au ciel. Bien vite mon intelligence rétablissait entre les éléments la séparation que mon impression avait abolie¹⁷.

C'est une «impression» de ce genre qui est à la base du tableau d'Elstir où, dans le port de Carquethuit, ce qui est terrestre et ce qui est marin s'entremêlent de façon telle que les yeux ne peuvent «reconnaître de frontière fixe, de démarcation absolue, entre la terre et l'océan»¹⁸.

Le propre de l'impression, c'est de donner «un bien-être délicieux»¹⁹, et c'est le bonheur et la joie produits par elle qui vont constituer le signal de la reviviscence du temps perdu. Rien n'est plus faux en effet de dire de Proust qu'il vit dans le passé; en fait, pour lui, c'est bien plutôt le passé qui revient vivre dans le présent.

La répétition

Nous voici maintenant arrivés au cœur de l'expérience proustienne, déjà

14. Lettre à André Foucart, n° 487, t. XXI, p. 654.

15. II, 194.

16. Cf. II, 191: «Les noms qui désignent les choses répondent toujours à une notion de l'intelligence, étrangère à nos impressions véritables et qui nous force à éliminer d'elles tout ce qui ne se rapporte pas à cette notion».

17. II, 191; je souligne.

18. II, 192-193.

19. II, 95.

largement présente dans *Jean Santeuil*, et que le narrateur de la *Recherche* va s'efforcer d'approfondir et de théoriser.

Au début d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, nous lisons ceci:

La meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souille pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée [...]. Hors de nous? En nous, pour mieux dire, mais dérobée à nos propres regards, dans un oubli plus ou moins prolongé²⁰.

Ce hors de nous qui est en nous, c'est l'expression de l'immanence du passé à la sensation, du réveil des profondeurs par la rencontre fortuite avec une périphérie sensible, odeur ou saveur.

Nous emprunterons un premier exemple à *Jean Santeuil*, où le héros éprouve brusquement «ce plaisir infini par lequel, nous promenant le long d'un verger, nous reconnaissons tout d'un coup ces fleurs blanches du pommier, ses feuilles et les bouquets roses de ses boutons. [...] Tout d'un coup, nous avons senti dans ces feuilles, dans ces bonnes fleurs blanches, quelque chose qui nous parlait [...]; nous sentons qu'il ne faut pas nous arrêter au satin blanc de la fleur blanche, au vernis vert de la feuille verte, qu'il y a quelque chose dessous, [...] la figure d'un temps de notre vie que nous venons de rencontrer et que nous reconnaissons. [...] Ce qui nous ravit dans le plaisir que nous éprouvons, c'est quelque chose que nous sentons au fond, quelque chose qui n'est pas d'aujourd'hui car un sentiment d'un autrefois où nous voyions des pommiers pareils est dedans»²¹.

Or, ce qui étonne Jean, c'est que la réalité qui cause tant de bonheur dans son rappel, dans sa résurgence comme passé, cette réalité n'en produisait point pour nous quand nous la vivions, lorsqu'elle formait simplement l'ordinaire de la vie²².

C'est la répétition de l'impression, sa réitération qui crée la béatitude, et d'où vient-elle sinon du fait de nous ressouder en quelque sorte à nous-même à travers le temps?

Dans une lettre du 18 novembre 1915, Proust, évoquant son texte célèbre dont nous allons parler, déclare en ce sens:

Ce qui est central dans mon morceau sur la tasse de thé, [...] c'est la béatitude que cause le phénomène de mémoire et qui est évidemment indépendant de la saveur même de la madeleine, qui ne devait pas quand j'étais enfant, me paraître divine²³.

20. II, 4.

21. Éd. P. CLARAC, Paris, «La Pléiade», 1971, p. 279; je souligne.

22. *Jean Santeuil*, éd. cit., pp. 536-537.

23. Lettre à André Foucart, no 498, t. IIX, p. 665; je souligne.

Ce qui fait retour, ce n'est donc pas le plaisir propre à la sensation éprouvée jadis; ce plaisir est l'effet de la répétition elle-même: on jouit non pas d'un plaisir intrinsèque à la sensation, mais du temps qui s'y est incorporé et qu'elle a su préserver de l'oubli. C'est pourquoi Proust affirme, dans une lettre encore, ne pas vouloir suivre «le conseil de Vigny: Aimez ce que jamais on ne verra deux fois». Au contraire, ajoute-t-il, «Je n'aime que ce que je peux toujours revoir»²⁴. L'impression est toujours redondante, et en cela elle suit l'inclination générale des êtres, celle que Spinoza nommait le *conatus*; et que Proust énonce ainsi: «Toutes choses tendent à durer»²⁵. Ainsi, de ce que nous avons éprouvé, rien ne s'abolit, tout cherche à se réactualiser lorsque le permet un hasard favorable. C'est bien un hasard, en effet, qui donne le coup d'envoi du phénomène de la mémoire involontaire, phénomène qu'il faut prendre très au sérieux car sa portée est bien véritablement ontologique. Tout ce que nous avons vécu tombe au néant, et *Jean Santeuil* fait cette constatation désolée: «Bientôt, tout cela sera comme si cela n'avait pas été»²⁶. La mémoire volontaire ne nous livre que des représentations mortes²⁷, et la tendance à persévérer dans l'être serait vaine, pour les représentations, sans la reviviscence qui les sauvegarde²⁸.

Prenons maintenant, comme second exemple, le fameux passage de la madeleine, qui est une première annonce d'expériences similaires que décrira *Le Temps retrouvé*. Le narrateur commence par rappeler que le passé est «caché [...] en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel)»²⁹. Il poursuit:

Bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt, cette essence n'était pas en

24. À Miss Barney, lettre du 7 novembre 1920; no 313, t. XIX, p. 577; je souligne.

25. À *l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, II, 178.

26. Éd. cit., p. 420.

27. «Ce que l'on appelle se rappeler un être, c'est en réalité l'oublier» (*À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, II, 270).

28. C'est pourquoi je ne saurais souscrire, malgré l'admiration que m'inspirent par ailleurs ses travaux, à cette affirmation d'Anne Henry: «On ne sait guère quelle essence peut jaillir de cette piètre identité entre deux sensations» (*Marcel Proust. Théorie pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1983, p. 270).

29. I, 44.

moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau³⁰.

Le narrateur, après plusieurs tentatives pour «ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit»³¹, se souvient que «ce goût, c'était celui de la petite madeleine que le dimanche matin à Combray [...] ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempée dans son infusion de thé ou de tilleul»³².

Nous avons en commençant souligné le paradoxe qu'il y avait à faire reposer sur l'expérience sensible (une odeur de moisi) une œuvre d'une signification philosophique infinie; le paradoxe de la sensation va se poursuivre par la découverte que c'est elle, considérée d'habitude comme évanescence, fragile, étroitement actuelle, qui est le meilleur tabernacle pour contenir la présence réelle du passé.

Ceci, *Du côté de chez Swann* l'affirme en des termes émouvants et inoubliables:

Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir³³.

La richesse de la sensation

La sensation n'est pas un élément qui ne contient que lui-même; elle est plutôt, comme la monade chez Leibniz, une réalité qui en enveloppe d'autres, qui exprime en elle les réalités qui l'environnent. Dans les plis de la sensation, tout ce qui l'entourait quand elle s'est produite se trouve enserré comme dans les alvéoles d'une éponge. Ce qui surgit d'elle, c'est tout ce à quoi elle s'était amalgamée, dans l'espace et dans le temps, dans le monde objectif et dans le sujet qui l'éprouve.

C'est une grappe de sensations qui est sortie soudain des replis du sensible, et pour exprimer ce phénomène d'amalgame, Proust use d'une merveilleuse métaphore. Il évoque le jeu japonais où l'on jette dans l'eau des boules de papier d'où sortent maisons et personnages:

De même, maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et les environs, tout cela qui prend forme et solidité est sorti, ville et jardin, de ma tasse de thé³⁴.

30. *Ibid.*

31. p. 45.

32. p. 46.

33. *Ibid.*

34. I, 47.

L'impression de la mémoire involontaire a donc un double pouvoir unificateur: d'une part elle recompose le monde qui l'entourait dans l'espace, et elle rattache le moi à lui-même dans le temps.

2. L'extra-temporel et l'éternité

Il faut noter tout d'abord que la mémoire involontaire ne nous livre pas, comme la mémoire volontaire, le souvenir d'un objet en tant que cet objet est visé comme *absent*. Le souvenir involontaire est une reviviscence, c'est-à-dire que l'objet du souvenir est appréhendé comme présent. Ainsi, le passé devient présent dans le *présent*. Le passé n'est pas une présence absente, mais présence en chair et en os, pour reprendre une expression husserlienne.

Nous touchons ici un point capital de la description proustienne: si deux présents différents sont présents en même temps, cela signifie que la durée qui les sépare, l'entre-deux, se trouvent abolis. Le court-circuit temporel provoqué par la répétition a pour conséquence de nous soustraire au passage du temps, en faisant coïncider ce que nous avons été et ce que nous sommes. C'est parce qu'il accède à un moi extra-temporel, c'est, disons-le carrément, parce qu'il entre dans l'éternité, que le narrateur cesse de se sentir médiocre, contingent, mortel. Se sentant devenir immortel, il éprouve en conséquence «une puissante joie»³⁵; cette joie vient du fait qu'il «entre aux jours éternels et sort des jours changeants»³⁶.

Cette interprétation est confirmée par un passage d'une lettre de Proust de 1916:

Ce qui rend si heureux dans ce genre d'impressions [...], c'est qu'étant identiques dans un moment différent, elles nous transportent hors du temps, sont senties par l'homme éternel³⁷.

Or, de même que chez l'artiste, l'homme véritable n'est pas l'homme social et même historique, sur lequel les contemporains ont rapporté des anecdotes et dont ils ont fait le portrait physique³⁸; de même la vérité que chaque individu recèle et sa temporalité la plus profonde est l'éternité.

Seule la faculté d'éternisation explique l'existence même de la mémoire involontaire, qui est présente chez tout homme et n'est pas une bizarrerie

35. I, 144.

36. HUGO, *Booz endormi*, sixième strophe; cité dans une lettre du 14 mars 1920, *Correspondance*, t. XIX, n° 62, p. 156.

37. Lettre à Emmanuel Berl, n° 3, t. XV, p. 26.

38. C'est le thème du *Contre Sainte-Beuve*, dont l'origine est à trouver peut-être dans une remarque faite par Schopenhauer au sujet de la musique: «Chez le compositeur, plus que chez tout autre artiste, l'homme est entièrement distinct de l'artiste» (*Le monde comme volonté et représentation*, trad. fr. A. Burdeau, Paris, P.U.F., 1978, p. 333).

propre à Marcel Proust. Y prêter toute notre attention quand elle se manifeste comme une grâce divine est un «devoir surnaturel», écrit Proust à Constantin de Brancovan³⁹; «nous ne devons rien qu'à la part d'éternel qui est en *nous*», ajoute-t-il⁴⁰.

Les nouvelles expériences éprouvées par le narrateur lors de la matinée Guermantes (l'inégalité des pavés, bruit de la cuiller sur l'assiette, serviette empesée et rêche) sont identiques à celle de la madeleine qui, elle aussi, «avait fait miroiter une sensation»⁴¹; toutes conjurent la tristesse et la crainte de la mort parce qu'elles nous arrachent au temps. Proust est à ce sujet parfaitement clair:

L'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en-dehors du temps⁴².

Et Proust va trouver des accents quasi mystiques pour célébrer le miracle de la réitération et de la résurrection du passé. Sortir du temps et se nourrir de l'essence des choses, c'est mettre à jour «notre vrai moi qui [...] s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée»⁴³.

L'expérience de l'extra-temporel suscite, pour l'éprouver, un sujet lui-même éternel et dès lors indifférent à l'avenir:

Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, [...] on comprend que le mot de «mort» n'ait pas de sens pour lui⁴⁴.

La psychanalyse aurait sans doute ici son mot à dire. En effet, Proust, à maintes reprises, dans la *Recherche* et plus encore dans sa correspondance, déclare que le lieu d'où viennent les impressions redoublées par le hasard est l'inconscient. Or, Freud nous a appris que l'inconscient est aveugle au temps. La théorie proustienne ne serait-elle pas alors justiciable d'une explication purement psychologique, qui évincerait la construction presque mystique du *Temps retrouvé*?

39. Lettre de 1901, n° 261, t. II, p. 416.

40. *Ibid.*; cf. aussi, sur le temps retrouvé comme vérité de la *Recherche* et clé de toute l'œuvre, lettre à Jean Ajalbert, n° 507, décembre 1919, t. XXI, p. 676.

41. IV, 451.

42. IV, 450; je souligne.

43. IV, 451.

44. *Ibid.*

Certes, on peut le dire. Cette interprétation resterait néanmoins extérieure à Proust dans la mesure où celui-ci assure n'avoir pas lu Freud⁴⁵. Et d'autre part, puisque l'inconscient est une instance psychique, puisqu'il est donc de la pensée, on peut dire qu'une part de la pensée est intemporelle, et donc aussi une part de l'homme. Or, Proust ne dit pas autre chose. La psychanalyse viendrait donc ici confirmer la métaphysique proustienne.

La volonté d'éterniser peut être aussi mise en rapport, chez Proust, avec sa hantise de la mort. Rappelons tout d'abord que Proust est un asthmatique. Or, l'asthme est selon une forte formule de Sénèque citée dans une lettre à Robert de Montesquiou, une *meditatio mortis*, «un entraînement à la mort»⁴⁶.

Ensuite, il y a le traumatisme de la mort de son père, puis surtout de sa mère. Ces disparitions ne seront jamais acceptées par l'orphelin⁴⁷. On a remarqué aussi le nombre très élevé, dans la *Correspondance*, des lettres de condoléances⁴⁸.

Dans l'extra-temporel, la mort s'annule, et les morts reviennent: «Tout doit revenir»⁴⁹ est un axiome proustien fondamental. Dès lors, tous les morts s'assemblent, dans l'éternité, avec ceux qui les ont connus et qui y ont accès, et on pourrait penser ici à ce que les Gnostiques nommaient le Plérôme:

Tu vivras dans une région de toi-même où les barrières de la chair et du temps n'existent plus, où il n'y a pas de mort parce qu'il n'y a pas de temps, ni de corps, et où on vit doucement dans la société immortelle de ce qu'on aime⁵⁰.

La volonté d'éterniser, comme l'avait vu Nietzsche, s'inscrit en faux contre le nihilisme; elle est une révolte contre la mort, que traduit cette phrase de Proust si lourde de sens dans sa brièveté: «Je ne m'habitue pas aux choses qui finissent»⁵¹.

La conclusion de ce bref survol de la pensée de Proust nous conduit à voir en lui, par-delà le poète, le psychologue, le sociologue, le portraitiste et l'ironiste qu'il a été, un philosophe et même un métaphysicien. À Gaston Galli-

45. Cf. lettre à Roger Allard, n° 263, septembre 1921, t. XX, p. 447.

46. Lettre à Robert de Montesquiou, n° 223, septembre 1919, t. XVIII, p. 394. L'expression de Sénèque se trouve dans la Lettre 54 à *Lucilius*, où Sénèque dit que les médecins nomment l'asthme (*suspirium*) *meditationem mortis*.

47. «Pour moi, les morts vivent» (lettre à Mme de Caillavet, n° 52, 23 avril 1915, t. XIV, p. 111).

48. Cf. Vincent KAUFMANN, Marcel Proust fait ses condoléances, *Ornicar? Revue du champ freudien*, n° 48, 1989, pp. 58-68. «Proust est un spécialiste de la lettre de condoléances», écrit l'auteur: «À certains de ses correspondants, qui ne sont pas vraiment des proches, il n'écrit d'ailleurs que lorsqu'il peut s'associer au deuil qui les frappe» (p. 58).

49. *La prisonnière*, III, 871.

50. Lettre à Robert Dreyfus, n° 98, 10 novembre 1910, t. X, p. 208.

51. Lettre à Lionel Hauser, n° 3, 1^{er} janvier 1920, t. XIX, p. 40.

mard, son éditeur, il écrit du manuscrit qu'il lui adresse: «Le point de vue métaphysique et moral prédomine partout dans l'œuvre»⁵².

L'élévation de pensée à laquelle se hausse toute la fin du *Temps retrouvé* fait voir le but ultime de la *Recherche* proustienne⁵³, ce pourquoi elle a été entreprise, et met en pleine lumière son enjeu, qui est celui de la vérité:

J'ai trouvé plus probe et plus délicat comme artiste de ne pas laisser voir, de ne pas annoncer que c'était justement à la recherche de la vérité que je partais⁵⁴.

Si cette démarche spirituelle a pris une forme romanesque c'est, dit Proust, parce que «je n'ai pas voulu l'analyser abstraitement, mais la recréer, la faire vivre»⁵⁵.

La recherche de la vérité va de pair avec la quête de l'éternité, dont nous avons vu qu'elle s'opère chez Proust de la façon la plus originale et inédite, puisque le levier en est la résurgence d'une impression, qui est le nom proustien de la sensation spiritualisée. *Le Temps retrouvé* parle en effet de l'impression «matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l'esprit»⁵⁶. Et plus loin il affirme: «Seule l'impression, si chétive qu'en semble la matière, si insaisissable la trace, est un critérium de vérité»⁵⁷. Nous assistons ainsi à une promotion quasi religieuse de la sensorialité, laquelle implique la mémoire et par suite se montre capable de l'éternel. Proust aurait presque pu signer la formule-choc de Diogène le Chien, qui déclarait: «Nos sens sont des dieux».

Mais la doctrine proustienne n'en est pas pour autant un sensualisme à la manière de Condillac; chez Proust, en effet, la mémoire n'est pas constituée par la répétition de deux sensations, c'est la mémoire qui rend cette répétition possible puisque, sans mémoire, comment la statue de Condillac pourrait-elle avoir le sentiment d'une répétition? C'est pourquoi le narrateur, dès le début de la *Recherche*, avance cette thèse ontologique fondamentale: «La réalité ne se forme que dans la mémoire»⁵⁸. Cette proposition explique en fin de compte la raison pour laquelle l'œuvre entière est, affirme *Le Temps retrouvé*, «une leçon d'idéalisme»⁵⁹, puisque le phénomène de la mémoire in-

52. Lettre à Gaston Gallimard, n° 146, 6 novembre 1912, t. XI, p. 237.

53. Que cette recherche soit finalisée, qu'elle possède un *télos*, et que sa vérité n'éclate qu'à la fin, Proust l'a dit et répété. Citons un texte parmi bien d'autres: «Puisque j'annonçais le 3^e volume sous le titre de *Temps retrouvé*, c'était bien dire que j'allais vers quelque chose» (lettre à André Gide, n° 139, juin 1914, t. XIII, p. 247; c'est Proust qui souligne).

54. Lettre à Gaston de Pawlowski, n° 13, janvier 1914, t. XIII, p. 99.

55. *Ibid.*

56. IV, 457.

57. IV, 458.

58. *Swann*, I, 182.

59. IV, 489.

volontaire nous permet de trouver l'éternité dans une tasse de thé. L'éternité? L'immortalité aussi peut-être, car Proust, dans *Le côté de Guermantes*, s'interroge: «Et peut-être la résurrection de l'âme après la mort est-elle concevable comme un phénomène de mémoire»⁶⁰.

Mais peut-être seulement, car la mémoire, puisqu'elle est liée à un corps, est mortelle, elle qui donne, «mais hélas! momentanément, une valeur d'éternité»⁶¹.

L'instant éternel éclate alors, dans le cours de la temporalité, comme une fragile flamme, comme une fleur au milieu de la prairie: «Alors c'était à l'infini les champs de luzerne, où tremblait de temps en temps au vent un coquelicot»⁶².

G. ROMEYER DHERBEY
(Bordeaux)

ΑΙΣΘΗΣΗ ΚΑΙ ΧΡΟΝΙΚΟΤΗΤΑ ΣΤΟΝ MARCEL PROUST

Π ε ρ ί λ η ψ η

Ἡ μεγάλη ἀνακάλυψη τοῦ Proust εἶναι, ἀναμφίβολα, ὅτι ἡ καλύτερη κινητήρια δύναμη τῆς μνήμης δὲν εἶναι ἡ νοητικὴ ἀνάμνηση καὶ ἡ ἀναπαράσταση, ἀλλὰ μᾶλλον μιὰ ψυχικὴ ἐμμονή, θεωρούμενη ὡς κατώτερη, εὐθραυστη καὶ ἐφήμερη: ἡ αἴσθησις. Ἡ αἴσθησις αὐτὴ, ποὺ ἀνήκει ἄλλωστε, στὶς πιὸ εὐτελεῖς αἰσθητικὲς καταγραφές – ὅπως ἡ γεύση καὶ ἡ ἀφή – εἶναι ἱκανὴ νὰ συγκρατήσῃ στὶς πτυχές της, κάθε τι ἀπὸ τὴ ζωὴ μας ποὺ νομίσσαμε ὅτι λησμονήσαμε, καὶ ποὺ ὁμως, ἐπανερχεται ἄθικτο, χάριν σ' αὐτήν, μὲ τρόπο θαυμαστό.

Καθ' ὅσον τὸ παρελθὸν ἐπανερχεται ὡς παρὸν ἀπὸ τὴ μικρὴ διαδρομὴ δύο ταυτόσημων αἰσθήσεων, εἶναι σὰν νὰ ἐξαφανιζόταν ὁ χρόνος, μετακινημένος σὲ μιὰ αἰώνια διάρκειά. Πρέπει λοιπόν, νὰ ἀγαπήσουμε ὅ,τι πάντα μπορούμε νὰ δοῦμε δυὸ φορές. Μιὰ ἐμπειρία αἰσθητικὴ καὶ χρονικὴ μπορεῖ νὰ μᾶς ὀδηγήσῃ στὸ κατώφλι τῆς αἰωνιότητος, νὰ μᾶς δώσει τὴ χαρὰ καὶ τὴν αἴσθησις ὅτι εἴμαστε ἀθάνατοι. Αὐτὸ εἶναι τὸ «μᾶθημα τοῦ ἰδεαλισμοῦ» τοῦ Marcel Proust, ἐνὸς ἰδεαλισμοῦ ποὺ δὲν ἀνήκει παρὰ σ' αὐτὸν ἀποκλειστικὰ καὶ ποὺ τὸν ἐντάσσει στὸ γένος τῶν μεγάλων στοχαστῶν τοῦ 20οῦ αἰῶνα.

Gilbert ROMEYER DHERBEY
(μτφρ. Μαρία Πρωτοπαπα-Μαρνελη)

60. II, 387.

61. IV, 613.

62. Jean Santeuil, éd. cit., p. 330.